

BONHEUR(S)

n°2

Etre bien au quotidien

MAGAZINE

Littérature

NOUVEAU

INTERVIEWS

Christophe André
Chantal Pelletier
Anthony Kavanagh
Jacques Salomé
Virginie Kempf
Linda Louis
Claire Rieux
Lilou Macé

Chantal Pelletier

Ecrivain absolue

Après avoir connu le succès, énorme, au théâtre avec *Les 3 Jeanne*, Chantal Pelletier publie depuis vingt ans de nombreux romans, polars, essais et nouvelles, tous marqués du sceau de l'originalité. Amusante et profonde à la fois, voici une écrivaine hors-norme qui parle de son besoin, vital, d'écrire.

Interview : Prajan MacCallum

CHANTAL PELLETIER EN 5 DATES

1976 : Elle publie *L'octobre*, son premier roman (J.J Pauvert)
1992 : fin de l'aventure théâtrale des *3 Jeanne*s et retour à l'écriture.
2000 : Elle publie le polar *Le chant du bouc* (Gallimard)
2011 : Elle publie *De Bouches à bouches* (JL), *A cœur et à Kriss* (Busclats)
2013 : son prochain roman *Cinq femmes chinoises* paraît (Joëlle Losfeld).

A 27 ans, Chantal Pelletier publie son premier roman. Puis elle se lance corps et âme sur les planches du café-théâtre, avec ses comparses Martine et Eliane Boéri, où elle joue *Les 3 Jeanne*, un show féministe avant l'heure qu'elle a coécrit et qui rencontre, à Paris comme en tournée, un succès phénoménal pendant une bonne décennie. Suivront d'autres pièces ou spectacles drôlissimes comme *Arthur, rigole et tais-toi !* ou *Et pendant ce temps là, les japonais travaillent*. Mais en 1992, Martine Boéri, son amie de toujours, disparaît brutalement et l'aventure des Jeanne s'arrête aussitôt. Chantal revient alors à sa passion première, l'écriture, qu'elle conjugue au gré de ses curiosités et de ses envies : romans, polars, biographies, nouvelles, essais ou téléfilms... une production éclectique et impressionnante, que l'écrivain regarde avec une distance et une humilité sidérantes. Dans une société où succès et visibilité sont devenus les seules priorités, le propos fait un bien fou.

Bonheurs Magazine - Comment êtes-vous venue à l'écriture ?

Chantal Pelletier - Ecrire n'a jamais été une vocation pour moi. J'étais une enfant de paysans venus à la ville et la chose écrite ne faisait pas partie de mon univers familial. Il y avait une pénurie de mots chez moi, une absence de parole. Presque une impossibilité à dire les choses. Le seul livre que nous possédions était un livre de cuisine. Ceci explique peut-être que le vocabulaire de la nourriture m'a toujours intéressée et que j'ai beaucoup écrit sur les saveurs. Le besoin d'écrire est né de ma difficulté à m'exprimer par la parole. Mon écriture est née d'un manque, c'est ce qui me démarque d'écrivains qui ont grandi au milieu des livres et des bibliothèques.

Vous définissez-vous comme écrivain ?

Non, je suis auteure. Je ne revendique pas une place dans la littérature avec un grand L. Mais écrire est ce que je fais de plus authentique. Même pendant l'interruption de dix ans avec le théâtre pour les *3 Jeanne*, l'écriture continuait à me tarauder. Pendant

les tournées et les spectacles, je disais sans arrêt à Martine et Eliane, mes comparses : « Je vais m'arrêter car il faut que je me remette à écrire ». C'était le fil de ma vie. Il fallait que je le reprenne. Oui, écrire est la chose la plus évidente... C'est ce qui me constitue.

« Ecrire est un état amoureux,
terrible et jouissif »



Les 3 Jeanne, c'était aussi de l'écriture. Vous étiez sur scène et vous co-écriviez les textes ?

Oui, mais je me suis retrouvée sur scène par hasard. Ce n'était pas prévu au départ, et même pendant les moments les plus exaltants de cette aventure - comme on a ri ! - je voulais recommencer à écrire des livres. Mon premier roman, publié juste avant les « Jeanne », n'avait pas marché, mais je m'en fichais, c'était ma plus forte expérience. Je savais que c'était ma voie. Il fallait que j'y retourne. C'était vital. C'était ça ou me flinguer.

Vous avez écrit de nombreux livres, tous appréciés et reconnus, mais pas d'énorme succès ? Est-ce que votre éclectisme y est pour quelque chose ?

C'est vrai, je n'ai pas connu de gros succès populaire, je n'ai jamais été tête de gondole ! (*rires*). Ne pas tracer un seul et même sillon a des inconvénients. Les lecteurs qui aiment mes polars n'aiment pas forcément mes nouvelles. Ceux qui aiment les 3 Jeanne ne connaissent pas forcément mes romans. Je ne fédère pas suffisamment pour être « un bon cheval ». Je suis comme ça : éclectique, ce qui n'est pas le plus rentable. Pourtant, je suis heureuse. Pas dans la routine. J'aime les aventures nouvelles. C'est ma nature nomade, j'ai le goût du changement et la bougeotte, dans la vie comme dans l'écriture.

Quel regard portent les écrivains sur cette auteure « insaisissable » que vous êtes ?

Je ne pense pas qu'ils me regardent, et je ne cherche pas leur reconnaissance. Bien sûr, je préférerais avoir davantage de succès et une foule de lecteurs. Mais j'ai fini par accepter de ne pas être une « marque » facilement identifiable. C'est aussi une chance. Ma vie n'est pas dévorée par mon travail, au contraire. C'est ma vie de tous les jours qui est prioritaire et nourrit mon écriture. On me demande souvent : combien d'heures par jour je consacre à l'écriture, si je travaille plutôt le matin ou le soir... En réalité, je n'ai pas de planning. Je ne m'impose qu'une seule contrainte : j'organise mes loisirs ! Et, dans le temps qui reste, je travaille. L'écriture est mon chemin, mais le plus important, c'est ce qui m'arrive tous les jours sur ce chemin. Je tiens plus que tout à mes relations avec les autres. Je ne confonds pas tout : il y a des gens dans mon entourage proche que j'aime et qui m'aiment et qui ne me lisent pas et ça ne me pose pas de problème. Comme je ne suis pas une « auteure à succès », je n'ai pas d'image à défendre. Quand les artistes ont une valeur marchande, ils perdent leur marge de manœuvre. Moi, je n'ai pas de pression monstrueuse de la part des médias ou de mon éditeur pour refaire ce que j'ai déjà fait, un livre dans la lignée du précédent parce que ce livre a connu un gros succès. Du coup, j'ai une vraie liberté de créer. Pour moi, écrire ce qu'on veut,

changer d'univers, c'est précieux. Choisir d'écrire, c'est n'avoir aucune assurance sur l'avenir. Alors, le minimum est de pouvoir faire ce qu'on veut !

Qu'est-ce qui vous rend heureuse dans votre métier ?

Je suis heureuse quand je n'ai pas de livre qui « paraît ». Quand je ne suis pas dans une période de parution, la première pensée en me réveillant, c'est : « Chouette, pas de livre, pas de promo, pas de pression » ! Publier ramène au « paraître », alors que l'écriture est le contraire de l'apparence. A chaque parution, je ressens de la culpabilité de n'avoir fait que ça, de ne pas être à la hauteur... Une fois ce mauvais moment passé, un an après en général, j'ai l'impression de voir enfin le livre tel qu'il est : il « rend son jus ». Les lecteurs me l'ont fait redécouvrir, et je me rends compte qu'il précède, annonce ou éclaire ce que je vis. Et puis un livre vous accompagne pour toujours et ses « cadeaux » peuvent venir longtemps après. Par exemple, mes nouvelles, très noires, me valent encore des réactions bouleversantes. Et puis j'aime les surprises : ma novella *Tirez sur le caviste*, publiée en 2007 de façon confidentielle, est devenue une fiction télévisée interprétée notamment par Niels Arestrup. Le film s'est promené dans les festivals du monde entier, et il a fait scandale à la télévision française car il a été interdit aux moins de 16 ans ! C'était la première fois qu'un film produit par France 2 et Arte, donc le service public, était frappé d'une telle mise en garde. En 2009, l'année de mes 60 ans, j'étais interdite aux moins de 16 ans ! Un beau cadeau, non ?

Comment vivez-vous, traversez-vous même, le moment de l'écriture ?

L'écriture est un état amoureux très instable. Le moment le plus jouissif et le plus terrible. J'adore la compagnie des personnages que je crée. Avec eux, j'ai l'impression d'être à la tête d'une famille nombreuse, je les cherche, je les couve, et quand ils se mettent à exister, c'est eux qui écrivent à ma place ! Mais ils me filent souvent entre les doigts. Même chose avec les mots, il faut trouver l'amour réciproque, et c'est jamais dans la poche ! J'ai des hauts, des instants d'exaltation totale, et des bas où j'ai l'impression que je n'y arriverai jamais. J'ai alors l'image



« Pour moi, l'amitié est un état de grâce : rire et complicité, je ne connais pas plus grande chance »

d'un mur devant moi, infranchissable, et dans ce mur il y a une porte fermée dont la clé est jetée, mais, sous cette porte, se devine un minuscule jour. Alors il faut que je devienne une petite flaque d'eau pour passer sous cette porte fermée, et pour ça, je me mets dans des états d'abattement total. Je plonge dans une obscurité désespérante, mais c'est dans ce noir-là que je vois clair, que je peux partir en voyage sans savoir ce qui m'attend, avancer, m'amuser, me passionner... et puis, évidemment, plus tard, il y a y avoir une autre porte... et je vais m'effondrer, découragée... (rires)

Connaissez-vous l'angoisse d'être lâchée par un éditeur ? Plus de livre à écrire ?

J'ai eu des manuscrits refusés et trois éditeurs qui ont fait faillite. Je n'ai jamais eu la sécurité d'un salaire, j'ai toujours dû inventer mon travail. Au fil des ans, j'ai pris l'habitude. Je sais qu'il faut toujours rebondir et surtout être réaliste : ne pas être édité comme on le voudrait, il y a pire. Le plus dur pour moi a été la mort de Martine Boéri, mon alter ego des 3 *Jeanne*. On travaillait ensemble tous les jours, sur les spectacles, sur les textes... Elle est morte à 42 ans. Ça été une immense perte. Il a fallu me remettre à flots. Là, j'ai été en danger.

Quel regard portez-vous sur notre époque ?

Ce qui me perturbe le plus, c'est de vivre dans un monde où demain n'a plus toutes ses chances. Les choses sont devenues trop incertaines, un avenir meilleur devient impossible. Lorsque j'étais jeune, on était persuadé que ce serait mieux après, forcément mieux... On y croyait à juste titre : on était dans une période de réels progrès sociaux, économiques. On pouvait rêver. J'ai retrouvé un peu de cet état d'esprit quand je suis allée en Chine en 2006 : un monde difficile, injuste, mais les gens allaient vers du mieux. Ils avaient foi dans le progrès. Ici, en Europe, c'est devenu compliqué d'être optimiste...

Alors comment avancer malgré tout ?

Je me protège de ce pessimisme. J'ai tendance à ne plus écouter ce que les journaux radotent. Ils nous désapprennent à regarder autour de nous. La réalité est devenue un plat cuisiné prêt à digérer. Nous n'avons jamais été autant informés et jamais autant coupés du monde. La fiction m'oblige à creuser la réalité, m'aide à m'y retrouver. Une des choses les

plus choquantes aujourd'hui en Occident, c'est la permanence de la solitude, partout. C'est quoi une société dans laquelle on connaît mieux le présentateur télé que son voisin de pallier ? Au fond, dans tous mes livres, j'ai l'impression de n'écrire que là-dessus : la solitude, le monde désincarné, déshumanisé.

Des raisons d'espérer, malgré tout ?

Oui, plein ! Tant qu'on est curieux des autres, on ne peut pas désespérer. Il y a tant d'individus exceptionnels. Récemment, je suis allée visiter une toute petite bibliothèque près d'Alençon tenue par des bénévoles, dont une retraitée d'une caisse de la Sécu qui accomplit un travail considérable pour faire venir des écrivains, encourager les villageois à lire, avec une imagination et une énergie merveilleuses. Une star, cette femme ! Ce sont ces gens-là qui devraient faire la couverture de Paris-Match. Le fait de rencontrer des personnalités comme ça, qui se battent, qui ont envie de donner, qui ont le goût des autres... quel réconfort !

Quels sont vos petits bonheurs ?

Entamer une nouvelle amitié. Pour moi, l'amitié est un vrai état de grâce : rire et complicité, je ne connais pas plus grande chance. Et puis relire des auteures comme Marguerite Duras, Virginia Woolf, découvrir un livre intelligent, sensible, qui vous apporte de la lumière, de la joie... Rencontrer des gens enthousiastes, partager un moment d'exaltation avec eux... Contempler une œuvre d'art. Se perdre dans une installation plastique contemporaine, ça m'ouvre l'esprit car il n'y a plus de mots... Il ne s'agit plus de comprendre. Il s'agit juste de laisser venir l'émotion, de se laisser faire... ■

Son nouveau roman



Cinq femmes chinoises. Cinq vies, de l'enfance à la maturité, cinq portraits denses et sensibles. Au programme, le pouvoir, les sentiments, la sexualité et la dureté des relations familiales.

Cinq femmes chinoises, C. Pelletier, 180 p. 16€, Jöelle Losfeld